

18e DIMANCHE ORDINAIRE A 2011

Sommes-nous toujours conscients que l'eucharistie est un don extraordinaire, qu'elle répond à un besoin vital de salut, qu'elle est par excellence cet acte de miséricorde qui devrait nous laisser transis de gratitude ? Avons-nous conscience de nous nourrir en communiant ? A nous tous qui sommes rassasiés de nourritures terrestres et saturés de divertissements variés, la mince hostie ne nous met guère l'eau à la bouche. Bien souvent elle vient « en plus ». Si nous ne ressentons plus la morsure de la faim et la brûlure de la soif, comment pourrions-nous encore avoir besoin de l'eucharistie ? A cet égard le jeûne d'antan avait une certaine vertu pédagogique qui révélait le désir spirituel à travers un désir corporel dont la communion s'avérait la symbolique intersection et le bienheureux dénouement. Quelle est notre attitude face à l'eucharistie ? Celle de grands seigneurs qui honorent Dieu en lui concédant une heure d'audience par semaine ? Et qui soulignent leur importance en arrivant en retard et en partant en avance ? Vais-je à la messe plein de moi-même, recevant l'eucharistie comme on prend négligemment, sans faim véritable, le petit four qu'on vous tend à une réception ? Ne nous arrive-t-il pas d'aller à l'eucharistie dominicale en riche, avec une certaine distance, en faisant la fine bouche ? Il est vrai que parfois le spectacle n'est pas toujours à la hauteur de ce qu'on pourrait en attendre...

Alors si parfois cette tentation m'investit, cette parole de l'Apocalypse est pour moi : « Tu t'imagines : me voilà riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien ; mais tu ne vois donc pas : c'est toi qui es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu » (3,17). Oui, nous ne nous rendons pas toujours compte de la vérité de notre condition. S. Matthieu nous la fait pourtant clairement entrevoir dans le passage que nous lisons aujourd'hui. L'évangéliste dépeint en effet sans fard la situation de l'homme. L'homme est fondamentalement un pauvre, « un petit pauvre même qui a tout à attendre du Bon Dieu » comme disait le Curé d'Ars dont c'est bientôt la fête. L'homme est un pauvre dont la condition a basculé avec le péché dans la misère. C'est un être frustré, un être dont les désirs fondamentaux (vie, bonheur, etc.) sont contrariés, un être dont la réalisation plénière n'est pas à portée de ses vœux. « L'homme passe infiniment l'homme » disait Pascal.

Laissé à ses seules forces, il s'abîme en deçà de ce pour quoi il est créé. Ajoutons à cette impuissance native la loi du péché et le tableau sera achevé. Nous sommes plus loin des somptueux portraits de Cour d'un Rigaud que des douloureux visages dépeints par Le Nain. En fait de seigneur, nous voici confrontés avec un mendiant.

De quoi s'agit-il en effet ? D'une foule attachée à Jésus, certes, mais d'une foule en désarroi. Une foule qui s'est constituée parce que soudain une lumière s'est mise à briller au milieu des ténèbres, faisant brutalement ressortir en contraste la noirceur de chacun. Une foule qui s'est constituée parce qu'une lueur d'espérance est apparue au milieu de tant de malheurs, faisant brutalement prendre conscience à chacun de leur cruauté. La réaction ne se fait pas attendre : ces hommes « qui gisaient dans les ténèbres, à l'ombre de la mort » (Lc 1,79) se redressent parce qu'ils voient en Jésus celui qui enfin va pouvoir les délivrer de ce qui les enchaîne, apaiser enfin leur désir depuis si longtemps inassouvi. Un désir superfétatoire de riche, un caprice d'enfants gâtés ? Non, un désir de pauvre, un espoir de malheureux.

Matthieu ne s'y trompe qui nous montre Jésus « saisi de pitié », bouleversé dans ses entrailles à la vue de ces hommes qui le suivent (et même le précèdent tant l'espoir les anime), oubliant tout ce qui fait leur vie jusqu'aux nécessités les plus évidentes, la nourriture : c'est la confirmation de l'évangile de dimanche dernier. Pour ces hommes Jésus est le libérateur, il est le sauveur, la main secourable que l'on tend au naufragé. Et Jésus agit conformément à leur attente : il guérit des infirmes, il fait reculer les forces de la mort. Il fait entrevoir qu'il est la réponse à ce qui constitue le « souci » primordial de l'homme : la mort. La mort qui rappelle à l'homme son incomplétude, sa finitude, et par-delà sa finitude, son péché, son refus originel de se recevoir de Dieu. La mort dont les premières morsures sont celles de la maladie et de l'infirmité. En guérissant des infirmes de corps, Jésus révèle à tous qu'ils sont des infirmes de cœur.

C'est en effet toute la foule qui est guettée par la mort, et c'est ce que vient révéler la faim. La faim, ce rictus du diable, qui rappelle à l'homme qu'il a échangé une dépendance de vie pour une dépendance de mort. Et voici que Jésus vient combler ce désir d'une nature déchu : il nourrit ceux qui se tournent vers lui, les délivrant des affres de la faim. Il vient

même les combler au-delà de leur désir : on ramasse douze paniers pleins de morceaux. Signe que Jésus fait plus que répondre au désir d'une nature humiliée, qu'il la comble bien au-delà de ses aspirations, qu'il vient réveiller en elle un désir plus profond, pour le dilater et enfin le combler : le désir de la béatitude, le désir de Dieu. En comblant la faim de pain, Jésus suggère à cette foule qu'il est en elle une autre faim dont elle est peut-être à peine consciente et qui pourtant la tenaille sourdement : « Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 5,4).

Comme le suggère Matthieu, Jésus est cette Parole qui rassasie bien au-delà de ce qu'on peut espérer. L'allusion à l'eucharistie du Jeudi Saint est transparente. Comme au cénacle (Mt 26,26), Jésus prend le pain, le rompt et le donne. Jésus est bien cette Parole qui se donne en nourriture sur les deux tables de l'eucharistie : parole divine résonnant en un langage, parole divine faite chair, l'une et l'autre offertes en sacrifice, transmises sacramentellement dans le pain et le vin consacrés. Se nourrir de l'eucharistie, c'est donc absolument vital. C'est réellement l'aliment du salut et le breuvage de l'immortalité, le viatique qui nous accompagne et nous fortifie tout au long du chemin de notre existence à la rencontre du Père des miséricordes. En venant à la messe, ce n'est pas nous qui faisons à Dieu le cadeau de notre présence, mais c'est Dieu qui nous fait le cadeau de tout ce qui est nécessaire à notre survie, à notre bonheur déjà sur terre, puisque la vie éternelle est déjà inaugurée en nous par le baptême. Puissions-nous ressentir toujours ici-bas cette faim et cette soif de l'eucharistie : elles nous indiqueront la vérité de notre condition et la sublimité de notre vocation.